



**JOSEPH  
O'CONNOR**  
**LE BAL  
DES OMBRES**

Rivages



1878, Londres. Trois personnages gravitent autour du théâtre du Lyceum : Ellen Terry, la Sarah Bernhardt anglaise ; Henry Irving, célèbre tragédien shakespearien ; et Bram Stoker, futur auteur de *Dracula*. Loin d'une légende dorée, la destinée de Stoker se révèle chaotique. Dans ce livre inventif, Joseph O'Connor utilise toutes les ressources du romanesque. Le lecteur tombe sous le charme de la repartie cinglante d'Ellen, des caprices tonitruants de Henry et de ce comte mystérieux tapi dans l'imagination de Bram.

*Le Bal des ombres* récrée le Londres victorien, entre splendeur et décadence. On peut presque toucher du doigt le velours rouge du théâtre, entendre la voix d'Oscar Wilde ou sentir la menace de Jack l'Éventreur... Roman d'amitié et d'amour, *Le Bal des ombres* célèbre le pouvoir infini de la création.

Joseph O'Connor est né en 1963 en Irlande. Il est l'auteur d'une œuvre traduite dans le monde entier qui compte plusieurs romans comme *L'Étoile des mers* ou *Redemption Falls*. Publié en 2019 en Grande-Bretagne, *Le Bal des ombres* a connu un grand succès.

## Du même auteur

*Les bons chrétiens*, Phébus, 1996  
Libretto, 2010

*Desperados*, Phébus, 1998  
Libretto, 2000

*À l'irlandaise*, Robert Laffont, 1999  
« Pavillons », Robert Laffont, 2007

*Le dernier des Iroquois*, Phébus, 2000

*Inishwomen*, Phébus, 2001  
Libretto, 2003

*L'Étoile des mers : adieu à la vieille Irlande*, Phébus, 2003  
Éditions 10/18, 2007

*Redemption Falls*, Phébus, 2007  
Éditions 10/18, 2009

*Muse*, Phébus, 2012  
Éditions 10/18, 2013

*Les âmes égarées*, Phébus, 2014  
Éditions 10/18, 2016

*Maintenant ou jamais*, Phébus, 2016  
Éditions 10/18, 2019

Joseph O'Connor

# Le bal des ombres

Traduit de l'anglais (Irlande)  
par Carine Chichereau

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Nathalie Zberro

Édition originale :  
*Shadowplay*, Harvill Secker, 2019

Couverture : © Catrin Welz-Stein / La collection

© Joseph O'Connor, 2019  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4929-6

Pour Carole Blake



**Abraham « Bram » Stoker**, fonctionnaire, puis administrateur de théâtre, écrivain, né à Dublin en 1847, mort à Londres en 1912 sans avoir jamais connu la gloire littéraire.

**Henry Irving**, né John Brodribb en 1838, mort en 1905, il fut le plus grand acteur shakespearien de son temps.

**Alice « Ellen » Terry**, née en 1847, morte en 1928, adulée par son public, elle fut l'actrice la mieux payée de son époque. On dit que son fantôme hante le théâtre du Lyceum.



En chaque personne existe un second moi, auquel très peu de gens ont accès. Vous qui lisez ces lignes, vous possédez cette seconde personnalité, inconnue, cachée derrière celle que tout le monde voit – et c'est la part la plus intéressante de votre être, la plus curieuse, la plus héroïque, celle qui permet d'expliquer que parfois vous nous déconcertiez. C'est votre moi secret.

Edward Gordon Craig (fils d'Ellen Terry), *Ellen Terry and Her Secret Self*



**ACTE I**

**Amour éternel**



Victoria Cottage Hospital,  
Près de Deal,  
Kent.  
20 février 1908

Ma très chère Ellen,

J'espère que tu excuseras ma lenteur à te répondre. Ainsi que tu le devineras en lisant cet en-tête, je n'ai hélas pas été au mieux ces derniers temps. Les soucis d'argent et le surmenage dû à l'excès de travail m'ont affaibli tout au long de ce triste hiver, jusqu'à ce que je m'effondre, pareil à un vieux cheval de trait sur le bord de la route. La bonne nouvelle, c'est que d'après eux, il y aura peu de conséquences à long terme. Ma sainte épouse, l'infortunée, a quitté Londres pour s'installer ici, également, dans une petite pension en bord de mer, et elle vient chaque jour en autobus me faire la lecture, si bien que nous continuons de nous délecter de nos chamailleries ainsi que seuls les gens mariés savent le faire. Nous aimons à nous quereller pour de petits riens, comme des sandwiches, ou la démocratie. Je parviens malgré tout à taper à la machine, tu peux le constater.

La nuit dernière, j'ai rêvé de Tu-sais-qui – il jouait l'acte III d'*Hamlet* – et, étrangement, tu es venue à moi toi aussi, telle la rumeur des arbres vers un oiseau trop las, donc me voici, en retard mais dûment présent.

C'est magnifique que tu aies décidé de rassembler tes mémoires, mais cette perspective va terrifier les maris insouciantes. Tu me demandes s'il me reste encore des documents comme des programmes du Lyceum, des dessins de costumes, des portraits d'Henry au crayon ou en photographie, des listes d'invités aux premières, des menus, etc. Je crains fort de ne plus rien avoir en ce domaine. (Es-tu encore en contact avec Jen ?) J'ai fourré presque tout ce que j'avais dans mes *Souvenirs personnels d'Henry Irving*, et puis j'ai tout laissé (cinq valises pleines) à la British Library après la parution, hormis quelques papiers personnels sans aucun intérêt ni utilité pour personne. Tu ne te trompes pas quant au paquet de lettres de ce pauvre Wilde que j'avais à une époque, mais j'ai jugé plus sage de les brûler lorsqu'il a commencé à avoir des ennuis.

Tu trouveras dans ce courrier les derniers éléments que je possède, il s'agit des pages d'un journal et d'une liasse de notes prises au fil des années, sans constance réelle : j'avais commencé à travailler dessus dans le but d'en tirer un roman qui s'écarte un peu de ma manière habituelle, ou peut-être une pièce de théâtre, je ne sais pas. J'espérais terminer ce fichu texte avant que mes facultés se détériorent. Mais je ne vois plus comment y parvenir à présent que j'ai perdu ma vigueur d'antan. Puisque je n'ai pas d'économies et que la maison de Londres est lourdement hypothéquée, je dois rassembler mes dernières forces afin de trouver un emploi bien payé, ce qui n'a jamais été le cas avec mes misérables écrits. Pour l'instant, nous envisageons d'aller nous installer en Allemagne, à Hambourg ou Lübeck, le coût de la vie y est moindre, et Florence parle allemand. Dieu sait

que nous sommes un peu âgés pour émigrer à ce stade de notre vie, mais bon.

Je reviens sur ces brouillons : certaines parties sont achevées, d'autres encore sous forme de journal. J'avais l'intention de changer les noms, mais je ne suis pas allé jusque-là – ton nom fait partie de toi, et il est trop beau pour le changer – et puis, il y a quelques mois, je suis tombé sur un curieux volume d'un Américain, un certain Adams, dans lequel il écrit sur lui à la troisième personne, ainsi qu'un personnage de fiction, cette approche m'a émoustillé, aussi ai-je décidé de laisser les noms tels quels.

Comme tu es également engagée dans ce processus, observer ces vestiges au moins te divertira, et t'arrachera peut-être un sourire de temps à autre en retrouvant la flamboyance et la gloire de ces jours anciens, la folie de ce temps-là. Parmi ces pages, tu trouveras aussi quelques bribes d'un entretien donné il y a longtemps par une actrice sans pareille au *Spectator* : la transcription de ses réponses se trouve ici sans les questions, j'ignore pourquoi. Si jamais quelques planches de ces épaves t'étaient utiles (j'en doute) pour tes mémoires, tout droit d'exploitation t'est accordé. Enfin, vois peut-être d'abord avec moi.

L'essentiel ici est écrit en sténo Pitman, que tu connais me semble-t-il. Sinon, tu dénicheras sûrement au village une jeune fille qui sache le lire, ou encore tu peux t'adresser aux services de secrétariat de Miss Miniter près de Covent Garden – je revois la rue comme si j'y étais, mais je suis incapable de me rappeler le nom. Tu te souviens peut-être d'elle. Elle est dans l'annuaire.

Une partie est écrite dans un langage codé que même son inventeur a oublié. Je me demande vraiment ce que j'essayais de dissimuler, et à qui.

Eh bien, vieille branche, amie vénérée, c'est une pensée sacrée que d'imaginer mes mots parvenant jusqu'au plus

profond de ton cœur, car alors une partie de moi rejoindra une partie de toi, et nous demeurerons ensemble sous l'averse pendant un moment, à l'abri du même parapluie.

Toute mon affection à toi et à ta famille, mon étoile étincelante et chérie.

Et bon anniversaire avec une semaine d'avance, n'est-ce pas ?

À jamais tien, Bram.

P-S : Comme dans la crème de la crème des bonnes histoires, ça démarre dans un train.

## I

### *Où deux hommes de théâtre quittent Londres pour Bradford*

*Peu avant l'aube, 12 octobre 1905*

Le monstre noir rugit à travers les volutes de brume, dans un crissement il éructe sa fumée âcre et bilieuse, d'une écœurante puanteur d'explosif. Cendre et tonnerre, machiniste et chauffeur, fonte noire et métal à blanc, qui filent sur le chemin de fer et de chêne, tandis que des gouttes de rosée grésillent sur ses flancs. Les renards regagnent leurs terriers. Les faons furtifs s'enfuient. Dans les buissons les faucons se retournent et observent.

Dans un compartiment de première classe mal éclairé du premier train en partance de King's Cross, deux hommes de théâtre sont assis face à face, emmitouflés dans des couvertures et des écharpes miteuses, des mouffles usées et les miasmes grincheux du matin. Leur souffle, bien que léger, forme des nuées de fumée. Pas encore sept heures. Ce sont des gens de la nuit, peu accoutumés à être dehors d'aussi bon matin, sauf quand ils rentrent de leur club.

Les pieds d'Henry Irving reposent sur le siège d'en face tandis qu'il étudie vaguement le script d'un mélodrame à vous glacer le sang, *The Bells*, qu'il a joué des centaines

de fois au cours de sa remarquable carrière, de Londres à San Francisco, en passant par Copenhague et Munich, à se demander à quoi lui sert ce script, et quel besoin il éprouve de l'annoter encore, après toutes ces années, de marmonner des morceaux de dialogues, les yeux mi-clos, tandis que les champs défilent à la fenêtre. Son compagnon de voyage se tient très droit, comme s'il exécutait une posture de yoga afin de redresser sa colonne vertébrale. Il tient dans la main un livre à la manière d'un bouclier. Le train avance en grinçant vers les confins du nord de Londres.

Plusieurs siècles sont passés sans qu'ils échangent le moindre mot, sans parler de ces regards pesants, réticents, grimaçants, auxquels excellent tous les gens de théâtre. Les pieds de mouton et la gelée d'anguille achetés en hâte à King's Cross demeurent intacts – suant malgré le froid – entre les replis graisseux d'un vieux journal. Par terre, une bouteille de Madère a subi un sérieux assaut. Quelques gouttes demeurent au fond, histoire de rassurer ces messieurs : non, ils ne sont pas du genre à entamer avant sept heures du matin une bouteille dans le fiacre qui les emmène à la gare, pour la finir dans le train alors qu'il n'est pas encore huit heures. Il y a entre eux cette camaraderie particulière des vieux couples qui depuis longtemps naviguent dans les latitudes étranges et les archipels escarpés de la monogamie, qui ont beaucoup appris, beaucoup vu, pardonné presque tout, et se sont dit il y a des lustres tout ce qu'ils avaient à se dire – au fond pas grand-chose.

« Quelles sottises lis-tu donc ? demande Irving de ce ton de maître affectant un *ennui sophistiqué* face à une salle facile à divertir.

- L'histoire de Chislehurst, répond Stoker.
- Doux Jésus.

– Chislehurst est à bien des égards une ville intéressante. Napoléon III y est mort en exil dans d'atroces souffrances.

– Et aujourd'hui beaucoup de gens y vivent dans d'atroces souffrances. »

La journée risque d'être longue et intense.

Ciel pourpre taché de sang, marbré de traces de doigts noires et d'une poignée d'étincelles d'or. Puis une aube laiteuse se lève au-dessus des marais, des bleus pâles, des gris, des verts boueux, pareils à l'aurore sur une aquarelle de jeune vierge. Hêtres vacillants ici et là, sorbiers, grands érables, puis une rangée royale d'ormes battus par les vents, et le V d'une volée d'oies sauvages s'élançant à travers le vaste ciel, telle une flèche pointée vers quelque immensité.

Au-delà des vitres embuées et grasses, le début des Midlands : lueurs lointaines de villages, cheminées et clochers, briqueteries et carrières desservies par les nouvelles routes. Entre les villages, les prés mûrs recouverts de rosée, avec leurs granges et leurs étables, leurs épouvantails crucifiés, les chemins de halage le long des canaux verts et calmes, les manoirs, les vergers, les murets de briques rouges qui marquent les frontières, les loges, les labyrinthes, les presbytères. Cela ressemble tant à la campagne irlandaise, et pourtant ça n'est pas du tout pareil. Il y a quelque chose de différent, d'indéfinissable, une certaine qualité de lumière, une tristesse, peut-être, une absence qui est présence. Bienvenue dans une absence qui s'appelle l'Angleterre.

Le train grommelle en grim pant Stubblefield Hill, il tressaute et oscille avec mollesse lorsqu'il se lance dans la descente et file de l'avant, vitesse déconcertante dans le virage du bas, et puis de temps en temps, une lourdeur soudaine, une sorte de drame inquiétant quand la

voiture fait un bond tremblant ou pousse un crissement métallique. La malle attachée par une corde bouge dans le compartiment à bagages au-dessus d'eux – le bagagiste voulait la ranger dans le wagon réservé aux marchandises mais Irving a refusé –, à présent les abords d'une ville.

L'arrière de petites maisons défile sous la pluie. Des cordes à linge accrochées aux rebords des fenêtres ou tendues au-dessus de tas d'ordures où des chiens furieux chantent la sérénade. Une enfant à la frimousse crasseuse fait bonjour depuis une fenêtre sans vitres. Un lévrier d'une maigreur effarante tire sur sa laisse. Le ciel bleu-noir, une lune en forme de rognure d'ongle, et une averse si soudaine et violente qu'elle pousse les deux hommes à regarder dehors.

Massif, barbu, pas encore soixante ans, Stoker ressemble toujours à l'athlète qu'il fut autrefois. À l'université de Dublin, il a pratiqué la boxe, la natation, l'aviron. Un jour, il a sauvé un homme de la noyade. Il porte un costume trois-pièces en tissu à chevrons de chez Gieves & Hawkes, sur Savile Row, qui était à la mode il y a trente ans. Son épais manteau de chez Huntsman ressemble à celui d'un général. Il porte ses vêtements avec talent, semble toujours à l'aise, même si tout ce qu'il a sur lui aujourd'hui a été plus d'une fois recousu, repris pour gagner ou perdre une taille, rapiécé, un peu comme l'amitié. Les brogues sur mesure, sans doute ressemelés, ont été reteints en noir. Ses mains sont noueuses, les veines apparentes, un peu obscènes, à croire qu'elles sont taillées dans du morta.

Irving est plus frêle, décharné depuis qu'il a été malade, son visage chevalin émacié est squelettique. Il a dix ans de plus que Stoker mais il fait davantage. Pourtant il a toujours l'air flamboyant, dégingandé. Fez de velours violet, écharpes de lin et d'organdi, cape bordée de fourrure, pince-nez de nacre. Des traits de khôl entourent les lacs

de ses yeux sombres et fatigués, chaque matin, y compris aujourd'hui, son valet boucle ses cheveux teints en noir. Canne au pommeau à tête de mort (« la tête réduite de George Bernard Shaw »). De même que tous les grands acteurs, il est capable de décider quel âge il veut paraître. Il a joué Roméo, quatorze ans, et Lear, un vieil homme, lors de la même tournée, parfois le même soir.

Il allume un petit cigare épais, observe la pluie. « *Die Totten reiten Schnell* », déclare-t-il. Les morts voyagent vite.

Stoker lui décoche un regard réprobateur.

Le train entre dans un tunnel. Éclat intermittent sur les visages.

« Renfonce tes yeux dans leurs orbites, misérable garde-malade, dit Irving. Je fumerai si je veux.

– Le docteur t'a conseillé d'arrêter. Tu le sais très bien. J'ajouterai que ce fut un conseil coûteux.

– Qu'il aille se faire foutre.

– Si tu pouvais rester en vie jusqu'à la représentation de ce soir, je t'en saurais gré.

– Et pourquoi ça ?

– Il est trop tard pour annuler la location de la salle et nous ne pourrions pas récupérer l'acompte.

– Que je sois pendu, quelle considération tu as pour moi !

– Mais si tu as envie de te suicider, c'est ton affaire. Le plus tôt sera le mieux, si telle est ton intention. Ne dis pas que je ne t'ai pas prévenu.

– Oui, maman. Que tu es attentionnée, ma poule ! »

Stoker ne relève pas. Irving tire sans entrain sur son cigare, ses yeux chassieux s'emplissent de larmes de whiskey pur. Il semble avoir mille ans, caricature de lui-même.

« Peut-être que j'aurai de la veine, mon vieux Bramsie.

– À propos de quoi ?

– Peut-être que je vais me retrouver comme le gars dans ce bon vieux navet que tu as commis. Le mort-vivant, mes chéris. Ce cher Dracucu. Qui se pavane à Piccadilly en plongeant ses crocs dans la chair fraîche. Y a pire, comme fin, pas vrai ?

– J’essaie de lire.

– Ah, oui, Chislehurst. La Byzance des faubourgs.

– Nous envisageons de nous y installer, si tu veux tout savoir.

– Tu veux dire que ta petite femme songe à emménager là-bas, et que toi tu envisages d’obéir, comme d’habitude.

– Ce n’est pas ce que je veux dire.

– Oh, la dame proteste un peu trop.

– Ferme-la.

– Ça lui irait bigrement bien de porter la culotte, je le lui accorde. Dis-moi, comment fais-tu pour entrer dans son corset ?

– Tes prétendus traits d’humour sont lassants. Désormais je ne t’écoute plus. Adieu. »

Irving émet un gloussement douloureux de fond de gorge, puis il s’installe dans un nuage de fumée et de somnolence. Stoker se penche pour attraper le cigare entre ses doigts, et l’éteint dans une boîte de fer-blanc en forme de losange qu’il emporte toujours avec lui, précisément pour ce genre d’occasions. Ce type d’inconséquence peut causer des accidents.

Il contemple le paysage d’hiver, le tourbillon de neige entre les chênes, les longs murs de pierre et les haies. Les quantités sans fin de poésie que ces visions ont inspirées. Brûlez l’abbaye d’un Irlandais, et il prendra les armes. Brûlez celle d’un Anglais, et il prendra la plume.

Ellen est avec lui à présent, son doux rire plein de gentillesse, un soir où ils se promenaient le long de la rivière

à Chichester, un de ces cours d'eau qui s'assèche quand vient l'été. Comment cela s'appelle-t-il, déjà ? Il ferme les yeux pour la renvoyer dans les prairies dorées d'où elle est sortie.

Toute la matinée, l'a accompagné une vieille chanson entendue à Galway il y a des années, comme un fantôme.

*Les requins des mers sombres  
Mangent le cœur aimé.  
Son corps gisant se meurt,  
Son âme jamais plus  
Ne connaîtra la paix.  
« Toute la nuit, je marcherai jusqu'au royaume  
Pour expier mon crime.  
John Holmwood, je me nomme  
Mon sort fut bien cruel. »*

Comment expliquer qu'une chanson puisse ainsi devenir une compagne de voyage revenant vous hanter ? Dans l'obscurité du petit matin, cette étrange ballade a tourné vers lui, sortant de son bol à raser, ou peut-être lui a-t-elle renvoyé son regard depuis cette contrée qui s'étend de l'autre côté du miroir, sans qu'il en comprenne la raison. Et maintenant, il le sait, elle va l'accompagner toute la journée durant. Il tente de se rappeler la première fois où il l'a entendue.

Tous les écrivains ratés – et celui-là a échoué plus que les autres – secrètent une amnésie curative sans laquelle leur vie serait insupportable. Seulement aujourd'hui, ça ne marche pas.

Carna. Comté de Galway. Son vingtième anniversaire. Près du village d'Ardnaghreeva. Il s'y était rendu pour le travail, il assistait à un procès, prenait des notes, et puis

on avait annoncé l'ajournement du procès pour meurtre de l'agent des terres de lord Westenra, un certain Bannon. Les vingt minutes prévues étaient devenues une heure, puis deux. Il était sorti chercher quelque chose à boire.

Les gens parlaient en gaélique. Il se sentait perdu, mal à l'aise, effrayé par quelque chose qu'il ne pouvait nommer. Beaucoup étaient pieds nus. Les enfants émaciés semblables à de vieilles clés. Il n'y comprenait rien. Vingt ans étaient passés depuis leur maudite famine ; pourquoi étaient-ils toujours aussi cadavériques et en haillons ? Et d'ailleurs que faisaient-ils là tout simplement ?

Une fille, si maigre qu'on voyait les os de ses bras, chantait une ballade, mais en anglais. « Little Holmwood », avait-on dit que ça s'appelait. C'est alors que la terrible nouvelle était arrivée depuis le tribunal. Le magistrat avait rendu l'âme, seul dans son cabinet, assis à son bureau, prêt à signer la sentence de mort, mais à l'instant où il avait ôté sa perruque noire, son cœur et ses yeux avaient lâché. Le sang avait jailli par torrents, inondant le plancher, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que la chair et les os, comme un costume vide. Le prisonnier s'était évadé. « L'œuvre du démon » s'était accomplie. Certains avaient hoché la tête froidement, tandis que d'autres se signaient ou s'éloignaient. La fille n'avait pas cessé de chanter.

En rentrant à Dublin, il s'était senti nerveux, secoué par ce qu'il avait vu. L'indifférence de cette chanteuse avait quelque chose de terrifiant, s'il s'agissait bien de cela. De sombres murmures ne cessaient de lui revenir, à croire que ce chant était porteur de mort.

Incapable de dormir, il avait pris un peu de laudanum, mais ça n'avait pas marché, et son état avait empiré, il se sentait flotter, en proie à des visions rougeoyantes. Le lendemain soir, il se rendit au théâtre, et arriva un peu

en retard à son bureau, au Château de Dublin. Quelques mois plus tôt, il avait commencé à rédiger des critiques dans les pages littéraires d'un journal. Cela ne lui rapportait rien, mais lui évitait de payer sa place.

La pièce en était au troisième acte lorsqu'il entra. Dehors rugissait l'orage. Trempé, frigorifié, il ne put trouver sa place dans le noir, aussi resta-t-il debout dans l'allée, près du premier rang. Les éclairs étincelaient à travers les hautes fenêtres du théâtre – qui, comme beaucoup de salles anciennes, avait jadis été une église. Le public foudroyé était bouche bée.

Henry Irving s'arrêta au beau milieu d'une scène et les toisa d'un air lugubre, les yeux rouges dans la lumière des becs de gaz. Son maquillage coulait sur les contours de son visage, telle une teinture éclaboussant une carte, les gouttes tombaient sur ses bottes, son pourpoint et ses longues boucles étaient trempés de sueur, son épée de bois, peinte couleur argent, brillait dans la lumière, scintillant ainsi que sa cotte de mailles sous l'éclat des éclairs. Pendant un temps qui parut très long, il ne dit rien, les toisant toujours, louvoyant vers le bord de la scène, la main gauche sur la hanche, essuyant ses lèvres humides du revers de sa manche. Il les regarda en ricanant. Puis cracha.

Le public eut un mouvement de recul, et il reprit son monologue, insistant pour se faire entendre, se moquant de leur révolte, parce que en réalité elle était essentielle, elle faisait partie du spectacle, et sans cette réaction, cette pièce sur le mal n'avait aucun sens.

« *Voici l'heure propice aux sorcelleries nocturnes, où les cimetières BÂILLENT* » – il ouvrit toute grande la bouche et laissa échapper un grondement – « *où L'ENFER LUI-MÊME souffle la contagion sur le monde!* » Il se mit à trembler, porta la main à sa gorge, à croire qu'il allait

vomir. « *Maintenant je pourrais boire du sang tout chaud et me livrer à ces actes amers* » – il éructa les mots terribles – « *que LE JOUR TREMBLERAAIIIIIT DE REGARDER.* »

À présent les gens criaient. Il se mit à crier à son tour. Ce n'était pas un hurlement, pas un beuglement – c'était un cri de femme. Tirant le glaive de son fourreau, il décrivit des moulinets dans l'air tout en braillant comme une furie. C'était un spectacle effrayant, trop déconcertant. Un homme ne devrait pas crier ainsi. Dans la salle, certains le huaient, essayaient de s'en aller, d'autres s'étaient levés et lui faisaient le triomphe des grands soirs, au paradis résonnait le tonnerre des talons qui claquent sur le parquet. Stoker, dans son allée, avait soif, se sentait mal.

Il se retourna et regarda le public du poulailler.

Voyous, ivrognes, rebut et dégoût. Vagabonds contrefaits et couverts de verrues, tapineurs travestis. Femmes de mauvaise vie, échappées de l'asile, voleuses en devenir. Escrocs, faussaires, permissionnaires, gitons, avortons, Kitty rachitiques, Bridget en goguette. Buveurs, baveurs, batteurs, bateleurs, mangeurs de lotus aux yeux exorbités, rescapés du burlesque et des monstres de foire. Et cette odeur. Ô doux Jésus. Ça vous fouette comme une bourrasque, par strates fétides et féroces, ça vous fait larmoyer telle la fumée du train partant au Purgatoire.

Pourquoi viennent-ils là ? Stoker n'en sait rien. Il sait juste qu'ils viennent, et qu'ils viendront toujours. S'ils hurlaient face à la douleur de leur insignifiance, nul n'écouterait. Ils ont besoin que quelqu'un hurle pour eux. Henry Irving.

Dans le train vers Bradford, les souvenirs lui reviennent au présent, à croire qu'il se rappelle cet autre que tout homme abrite en lui.

Affaibli, tremblant, le jeune critique ressort dans la rue et fait le tour du bâtiment jusqu'à l'entrée des artistes.

Déjà une foule s'assemble. La pièce n'est pas terminée – on entend les cris étouffés des acteurs – mais les gens sont là, sous la pluie. Par dizaines, par douzaines, bientôt par centaines. Un fiacre fermé arrive, les chevaux nerveux frappent la chaussée de leurs sabots, le cocher crie au public de se ranger, qu'il va y avoir un accident. La police débarque, tente de les retenir, la foule se presse vers la porte en criant son nom.

*Irv*

*Ing.*

*Irv*

*Ing.*

Soudain deux videurs sortent brusquement, l'un tient un parapluie, l'autre une matraque, ils exfiltrent Irving comme un boxeur du ring, à travers la tempête des petits carnets quémandant un autographe, la forêt macabre de ciseaux tendus lui demandant une boucle de ses cheveux, jusqu'au marchepied dépliant du fiacre. Il porte toujours ses vêtements de scène, mais avec un imperméable par-dessus et il tient une bouteille de champagne à la main.

La voiture démarre dans Sackville Place, et la police réussit à contenir la foule.

« Veuillez rester où vous êtes s'il vous plaît monsieur, cette rue est fermée.

– Je travaille au Château de Dublin, dit tranquillement Stoker en sortant ses papiers de son portefeuille. Je m'occupe d'une affaire pour le gouvernement. Merci de me laisser passer. »

Pourquoi le suit-il ? Que fait-il donc ? Le dernier tram pour Clontarf va quitter Pillar, il devrait être dedans, seulement il n'y est pas. Un peu plus loin devant lui, le fiacre aborde le pont. Stoker marche lentement d'abord,

trébuche sur les pavés gras, plisse les yeux pour mieux voir, puis il force l'allure.

Au sud du pont, la voiture est arrêtée par un troupeau de vaches qu'on emmène au marché aux bestiaux, et il rattrape son retard. Quand le véhicule repart à travers un champ de mines de bouses, il poursuit. Le tour de Trinity College, où il a obtenu médiocrement son diplôme, par Nassau Street, Dawson Street, St Stephen's Green, où les vitrines luisent sous la pluie.

Sous les branches d'un peuplier dégoulinant en bordure du parc, il voit le conducteur en chapeau haut de forme descendre et ouvrir la porte du fiacre. L'hôtel Shelbourne brille de tous ses feux comme un palais sur une illustration de Noël, les lampes de cristal flamboient sur les colonnes.

Pour une raison quelconque l'action se fige. Il imagine les pièces, se voit les traverser, la splendeur de la salle de bal avec ses marbres italiens et ses dorures, l'orchestre qui joue « Fanfares avec une suite de symphonies » de Mouret, les portraits des juges et des aristocrates dans les alcôves, les seaux à champagne, les bouteilles retournées, les huîtres ouvertes, les pommes innocentes, les femmes de chambre qui époussettent avec tact des statuettes nues. Dans sa tête, il voit Irving traverser à grands pas cette opulente fournaise, le personnel lui prend son chapeau, sa canne, le maître d'hôtel l'emmène jusqu'à une table discrète derrière une fougère.

Pluie sur les peupliers. Un concierge et un page sortent en hâte par les portes vitrées avec des parapluies. Du fiacre descend une femme gracieuse en long manteau de fourrure. Elle s'arrête un instant, regarde le ciel, entre dans l'hôtel. La voiture repart dans un bruit de sabots.

Arroyo : cours d'eau qui s'assèche en été.